

6440
S.AT, J.
1994

LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE DANS LES INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES PAIENNES D'ITALIE AU DÉBUT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE *

Au II^e siècle de notre ère, le stoïcisme et les autres courants philosophiques ont perdu ce qui était l'essentiel de leur spécificité, la spéculation, pour devenir des religions, au sens où elles entendent imposer des enseignements moraux. Elles ne cherchent plus tant à expliquer l'univers par les mathématiques et par l'observation du monde : elles s'essaient à donner une explication de ce monde en faisant appel à l'eschatologie. L'inquiétude croissante de la société romaine due à la conquête du monde, aux guerres civiles, aux modifications de l'existence, pousse les hommes à chercher à leur vie une issue plus favorable : ils se tournent vers les religions orientales, religions de salut, ou vers les courants philosophiques.

Cette évolution apparaît surtout au I^{er} siècle avant le Christ : elle est nette dans le I^{er} siècle de l'ère chrétienne où les philosophies païennes, d'abord concurrentes du christianisme, deviennent un outil que les penseurs chrétiens utiliseront à leur profit.

Les inscriptions funéraires témoignent de ces nouvelles tendances. Bien qu'elles fassent preuve d'un large syncrétisme, il est intéressant néanmoins de dégager les grandes lignes de ces tendances afin de mieux saisir le monde dans lequel s'inscrit le christianisme naissant.

Les inscriptions funéraires permettent de rencontrer les représentations de l'homme dans les courants philosophiques contemporains et les attitudes que suscitent en lui, devant la mort, les idées les plus répandues au début de notre ère.

(*) L'essentiel de cet article est emprunté à ma thèse de doctorat en histoire : *L'expression de la sensibilité et des thèmes philosophiques et religieux dans les inscriptions latines d'Italie*, Strasbourg, 1992. Le sigle CIL renvoie au *Corpus Inscriptionum Latinarum* de Théodore Mommsen ; le sigle AE à la revue *L'Année épigraphique*.

I. ORIGINE DE L'INFLUENCE PHILOSOPHIQUE DES INSCRIPTIONS

Les courants philosophiques venus de Grèce ont influencé la mentalité romaine. Les inscriptions funéraires n'ont pas échappé à des modifications apportées, dans leur rédaction, à la pensée traditionnelle. Elles ne sont pas nombreuses et il n'est pas aisé de discerner quel courant philosophique les a inspirées, en dehors du courant épicturien. En effet, chacune de ces philosophies a pour idéal de faire de l'homme un sage dont la vie est gouvernée par la raison. « Les épiques apportent à leur public lecteur le message d'une sagesse qui puise une motivation positive de réconfort dans la constatation du fait que la mort est la forme la plus absolue de l'égalité » (1). Tous les courants philosophiques sont confrontés à cette issue fatale pour tous et cherchent à la transformer en issue acceptable et acceptée.

Tous ces courants admettent aussi la dualité terre-ciel. La terre étant le lieu de la corruption et des mutations, le ciel au contraire est un lieu incorruptible avec, entre, des régions intermédiaires de même que la dualité corps-âme, le premier étant du monde de la corruption et la seconde de ces régions supérieures. Ainsi pour tous, le corps meurt et l'âme continue à vivre :

Ce n'est pas toi qui es mortel, mais ton corps. Ton être véritable n'est pas celui que ton apparence extérieure révèle ; c'est l'âme de chacun qui constitue son être. (Cicéron, Songe de Scipion 24, 26.)

Cette âme, d'origine céleste, retourne après la mort à son lieu d'origine, soit après avoir subi une purification, soit après avoir vécu dans d'autres corps. Dès le III^e siècle avant notre ère, les Stoïciens modifient totalement les représentations traditionnelles de Dieu. Pour les Platoniciens, Dieu est à l'extérieur du monde ; il est lointain, incorruptible et l'âme de l'homme ne peut l'atteindre que par la contemplation. L'homme tend vers l'Intelligence pure et pour cela il se doit de contempler l'ordre universel. Pour les Stoïciens, Dieu est proche des hommes et ouvre le monde. L'homme, le sage doit accepter l'œuvre de ce Dieu et collaborer à cette œuvre grâce à l'intelligence. Il doit vivre conformément à l'ordre du monde.

Du III^e au I^{er} siècle avant notre ère, l'idée que le monde n'est pas éternel est admise ; il se dirige vers une conflagration finale dont il renaîtra pour une reconstruction identique. Mais à partir du I^{er} siècle, cette conception du monde est critiquée et, au I^{er} siècle, rejetée.

(1) G. SANDERS, *Les épiques latines paléochrétiennes et leurs lecteurs*, in *Lapidés Mémoires, Païens et Chrétiens devant la mort. Le témoignage de l'épigraphie funéraire latine* (Epigraphia e Antichità, 11), Faenza, 1991, p. 41.

L'univers est considéré comme éternel, l'âme de l'homme étant un souffle igné, fragment de l'éther divin vers lequel elle doit retourner. Cicéron explique que l'âme vient des sphères élevées où tout est immortel ; elle est au-dessus de la terre « où l'on ne trouve plus rien qui soit périssable » (*Songe de Scipion* 17, 17). Pour atteindre cet éther, le sage doit vivre avec raison, sans passion, dans l'action et selon la nature.

Même conception chez Plutarque, adepte de la philosophie platonicienne qui connaît un regain de faveur à partir du I^{er} siècle de notre ère. Pour lui aussi l'âme existe avant le corps dans lequel elle descend. Après la mort, elle s'élève vers le ciel, traverse un Styx céleste jusqu'à la lune où elle va séjourner avec les âmes pures ; là, elle connaît une deuxième mort, qui libère l'intelligence, qui remonte aux sphères célestes. Pour les Pythagoriciens, l'âme vient également du ciel d'où elle descend pour animer le corps ; elle y remonte après la mort ; elle y parvient grâce à une morale ascétique.

Ainsi, au début de notre ère, on peut discerner que les grandes tendances philosophiques vont dans le même sens.

Pontia, qui aspirait autrefois à contempler les astres, ici repose. Elle était tombée d'une semence divine. (CIL XI 4631.)

Cette inscription de la période d'Ausone, donc tardive, donne une idée de ce vernis philosophique. En effet, contempler les astres était une pratique stoïcienne, mais aussi néoplatonicienne ; être issu d'une semence divine est plutôt néopythagoricien ; le repos dans la tombe est commun à tous ceux qui pratiquent le culte des morts.

La philosophie de Platon insiste sur l'importance de la contemplation qui est censée maintenir l'âme dans son état originel, sans l'asservir aux changements du monde sensible. De même que l'assimilation des astres à des divinités et la vénération qui en découle s'est également développée chez les néoplatoniciens.

Les inscriptions funéraires sont rarement le reflet d'une école philosophique ; elles sont plutôt froitées de philosophie. Certaines idées, développées dans leur texte, montrent qu'elles ont été inspirées par les philosophes. Mais les idées philosophiques ont exercé surtout leur influence sur la perception que l'homme a du moment de sa mort et cette perception a engendré des attitudes diverses, liées au degré d'adhésion que l'on accordait à l'un ou l'autre de ces courants philosophiques.

II. LES REPRÉSENTATIONS DE L'HOMME

Pour expliquer la mort et pour la faire accepter, les philosophes ont introduit dans la société une certaine conception de la physiologie humaine et de l'organisation du monde. Cette conception se veut rationnelle et explicative, démontrant que l'homme a pour vocation de vivre et de mourir. Cette vocation est liée pour certains à la dualité du monde et à la dualité de l'homme. Pour d'autres, l'homme n'est qu'une parcelle du monde, un atome et naturellement l'homme doit retourner à son origine ; enfin, la mort peut apparaître comme un cycle naturel, puisque tout, dans le monde, est appelé à mourir.

1. La dualité de l'homme

Ici le corps du devin Laberius, car l'esprit est allé là d'où il est sorti ; cherchez la source de l'âme. (CIL VI 13528.)

Cette source de l'âme se détache du corps au moment de la mort. La mort apparaît comme une action corporelle, alors que l'esprit qui animait ce corps part dans une autre direction, vers une autre destination.

Pour les Stoïciens, le composé humain est fait de trois parties : le corps mortel, l'âme qui vient de la lune et l'esprit qui vient du soleil. La mort corporelle est une première mort ; elle détache la *psyché*, l'âme irrationnelle, de sa prison terrestre et lui permet de s'élever jusqu'à la lune ; d'où, dans le texte de l'inscription citée ci-dessus, cette phrase mystérieuse :

Je ne suis pas ce que j'ai été, mais je serai à nouveau ce que je ne suis pas pour l'instant. (CIL VI 13528.)

La *psyché* libère le *noûs* qui s'en va dans les astres, alors que la *psyché*, l'âme irrationnelle, se dissout dans l'atmosphère lunaire.

D'autres inscriptions sont plus simples :

Le tombeau renferme ses membres ; son esprit atteindra les astres du ciel. (CIL V 6295.)

Mais si le corps n'est qu'une enveloppe dans laquelle l'essentiel de l'homme s'échappe, l'importance du culte funéraire se voit mis en doute, comme le feront les Stoïciens :

La sépulture est un préjugé ; elle est pour le corps. Si l'âme est immortelle, elle n'y est pas ; s'il n'y a pas d'âme, à quoi bon une sépulture pour un corps qui ne sent rien ? Il faut bien suivre la

coutume de la sépulture, mais en sachant bien que la mort s'en désintéresse. (Cicéron, *Tusculanes* I, 45, 108-109.)

Comme les autres philosophes, les Stoïciens enterrent donc leurs morts, avec les rites prescrits, pour se conformer à la tradition et aux coutumes des ancêtres.

2. La présentation épicurienne de l'homme

Ma vie... se répand sous les airs. (CIL XI 4311.)

Zoticus n'a laissé ici qu'un nom tout vide. Le corps s'est résolu en cendres ; la vie s'est diluée dans l'éther. (CIL IX 2042.)

Alors que Stoïciens, Néoplatoniciens et Pythagoriciens enseignent que la vie de l'homme se poursuit ailleurs, l'épicurisme enseigne que l'âme va se diluer dans l'éther, dans l'espace, car elle est de même nature que l'espace. Car l'âme est la vie qui anime le corps. Comme le corps et l'âme ne font qu'un, à partir du moment où l'un disparaît, l'autre n'existe plus :

L'âme ne peut exister toute seule sans le corps et sans l'homme lui-même. Les facultés vitales du corps et de l'âme n'ont de force de vie que si elles restent unies. (Lucrèce, *De rerum natura* III, 554-555 ; 558-559.)

Ainsi, une fois qu'il est mort, il ne reste plus rien de l'homme :

Nous ne sommes rien, comme nous n'avons été rien : des mortels... ; venus de rien, nous retournons tout aussitôt. (CIL VI 26003 et 34165.)

En fait, les défunts n'existent plus. Puisque le corps ne ressent plus rien, puisque l'âme est diluée dans l'espace, il n'y a plus rien d'eux. Cette attitude nihiliste est favorisée par l'épicurisme :

Ici je suis et je ne suis pas. (CIL X 2070.)

Etre, ne pas être :

Je ne fus pas, je fus, je ne suis pas (AE 1928, 110.) :

telle est l'expression la plus caractéristique de l'épicurisme dans sa conception de la mort. Elle montre que la vie n'est qu'un passage entre deux néants, celui d'avant la naissance et celui d'après la vie. C'est donc la négation de tout, en dehors de la vie terrestre. F. Cumont a noté que cette formule reçoit parfois un complément, qui reste dans la même ligne :

Je ne désire rien (non desidero). (AE 1928 110.)

Pourtant l'étude des symboles gravés sur les tombes qui portent de telles épitaphes amène F. Cumont à conclure qu'on pratiquait des libations funéraires sur de telles tombes, ce qui laisse supposer que, malgré leur doctrine du néant après la mort, certains Epicuriens espéraient pourtant, au fond d'eux-mêmes, autre chose. Epicure lui-même, note F. Cumont, en mourant, a laissé de quoi rendre un culte funéraire à sa mémoire : peut-être geste formel, qui se conforme à la coutume, plutôt que conviction (2). De même, une inscription trouvée à Rome, mais dont on ne connaît pas le lieu d'origine, comporte, en plus de la formule « *non fui, fui, non so, non desidero* », un dispositif pour des libations (3).

L'épithaphe que Calpurnia Anthis dédie à son fils Ikadium serait épicurienne (CIL VI 14211). En effet, le surnom du défunt est Ikadium, soit « cadeau des Icades ». Les Icades, fêtes en l'honneur d'Epicure, se célébraient le 20 de chaque mois et ses fidèles dédiaient aux maîtres cette journée-là. Ikadium, fils de l'esclave et probablement du maître, appartenait sans doute, comme les siens, à ce courant philosophique, car aucune plainte n'apparaît dans son épitaphe, alors que le fils est mort avant la mère (4). Mais cette épitaphe, comme toutes celles qui révèlent le culte traditionnel, comporte l'éloge du défunt et le culte des morts.

3. La philosophie et la mort

La mort est un aboutissement naturel que l'on retrouve comme une banalité, mais qui correspond à la conviction du sage :

En naissant nous mourons et depuis notre début, la fin nous menace. (CIL XI 3273.)

La mort apparaît comme un aboutissement, une nécessité pour tous :

... Une rose qui est belle, lorsqu'elle s'épanouit en son temps et qu'elle se fane ensuite. (CIL VI 22377.)

La mort de tout être vivant est inscrite dans la nature ; l'homme doit donc s'y attendre :

La mort est dans la nature de l'homme, et non un châtement. Celui à qui il est donné de naître, doit aussi mourir. (CIL VI 11252.)

(2) F. CUMONT, *Lux Perpetua*. Paris, 1949, p. 134.

(3) F. CUMONT, « *Non fui, fui, non sum* », *Le Musée belge* 32 (1928), p. 73-85.

(4) P. BOYANCÉ, « Sur une épitaphe épicurienne », *Revue des études latines* 33 (1955), p. 113-120.

Sénèque dit de même :

Qui craindra la mort ne fera jamais œuvre d'homme ; mais qui se dira que, dès l'instant où il fut conçu, son sort était décidé, gouvernera sa vie en conformité de cet arrêt et par surcroît aura l'avantage, grâce à cette même rigueur d'âme, de ne jamais se laisser surprendre par quelque événement que ce soit. (Dialogues, *De la tranquillité de l'âme* XI, 6.)

La mort fait partie de la vie ; elle est une loi naturelle ; mais, néanmoins, elle vient quand elle veut et le temps de la vie peut paraître court :

Il n'y a qu'un seul chemin pour tous... : l'hospitalité que nous accorde le temps n'est jamais bien longue. (CIL V 2411.)

Pour cette raison les Stoïciens énoncent ce principe :

C'est se conduire en homme habitué à raisonner que de ne pas se fâcher contre la mort ni de la repousser rudement, ni de la traiter avec hauteur, mais de s'y attendre comme l'une des actions naturelles. (Marc Aurèle, *Pensées* IX, 3, 3.)

La vie qui s'inscrit dans un cycle naturel est, sous l'influence des philosophes, à considérer comme un passage entre la naissance et la mort :

La nature, avec la même matière, a fait surgir nos ancêtres, puis les a détruits pour créer nos parents, puis nous-mêmes, puis d'autres hommes, en un cycle infini. (Plutarque, *Consolations à Apollonios* X, 10.)

En enseignant aux hommes que l'âme sort du corps pour retourner à son origine et que la mort fait partie intégrante du cycle de la nature, les philosophes visent plusieurs buts : en premier, enlever aux hommes la peur de la mort et les engager à bien vivre le temps de leur vie ; puis, faire des hommes des sages qui acceptent la mort comme une étape normale et donc supprimer la douleur inutile, pour les survivants ; enfin, pour une minorité, faire accepter que ce qui les attend est meilleur que la vie terrestre et donc suggérer, même si la vie vaut la peine d'être vécue, que la mort cependant est l'issue la plus positive ; et plus elle intervient tôt, meilleure elle est. Telle est la sagesse suprême de celui qui attend, après sa vie terrestre, une survie éternelle.

III. LES ATTITUDES PHILOSOPHIQUES DEVANT LA MORT

La plupart des inscriptions n'ont qu'une très faible notion de la philosophie et les expressions que l'on trouve ressemblent plutôt à des slogans, tel : « Va, porte-toi bien ! » qu'à une conviction philosophique. Des attitudes pourtant révèlent que la philosophie a marqué, au moins un peu, un certain nombre de Romains.

L'attitude la plus fréquente est de bien vivre le moment présent.

1. *Carpe diem*

Il est sot en tout temps qu'en craignant la mort, tu perdes les joies de la vie. (CIL VI 11252.)

Cette inscription traduit bien que ce que l'on peut ressentir devant une mort qui s'impose nécessairement. C'est la philosophie de bien des Romains :

Vis les jours et les heures, car rien ne t'appartient (vive in dies et horas, nam proprium est nihil). (CIL VI 24563.)

Ce temps est tellement précieux et aléatoire qu'il faut profiter de la vie :

Cueille le jour, sans te fier le moins du monde au lendemain. (Horace, Odes I, XI, 8.)

Ces réactions ont développé un courant de pensée populaire qui invite aux jouissances matérielles :

Amis qui lisez, je vous avertis : mélangez le vin, buvons, vous qui êtes loin, couronnant vos tempes de fleurs ; ne refusez pas d'être unis par les plaisirs de l'amour aux jeunes filles. (CIL VI 17985),

ou encore :

Les bains, les vins et l'amour corrompent nos corps, mais la vie est faite de bains, de vins et d'amour. (CIL VI 15258.)

Ce thème cher à la mentalité populaire est développé par Pétrone dans le *Satiricon* où Trimalcion invite son entourage à bien vivre :

Hélas, pauvres de nous ! Que tout le chétif humain n'est rien ! Ainsi serons-nous tous quand Orcus nous enlèvera. Aussi vivons, tant qu'il est permis d'être bien. (Satiricon XXXIV, 9.)

On sait quelle vie menait Trimalcion : il voulait profiter de la vie au maximum avant de mourir.

Certains regrettent de ne pas avoir mieux profité de la vie :

Arraché aux hommes, j'ai été enlevé à mes parents d'une façon inique, alors que j'aurais dû jouir de la lumière de mon âge florissant... Toi qui lis, lamente-toi, évite un semblable destin. (CIL V 6128.)

Cet homme avait 29 ans ; on comprend ses regrets : toutes les chances s'offraient à lui et l'on partage la réaction désabusée de ce Zelotos :

J'ai vécu aussi longtemps que l'a permis le destin, si toutefois on peut appeler vie de pouvoir mourir si vite. (CIL VI 29629.)

Par ces attitudes, le Romain veut repousser l'idée que tout ce qui fait son plaisir quotidien lui sera ravi.

Les philosophes enseignent aussi qu'il faut bien vivre, mais leur conception de la vie est différente. Sénèque recommande de vivre au jour le jour, afin de ne rien perdre de la vie et de faire de chaque jour quelque chose d'unique :

Réglons nos comptes avec la vie jour après jour. (Lettres à Lucilius CI, 7.)

La sagesse veut préparer l'homme à affronter les vicissitudes de l'existence :

Le remède suprême est la raison qui nous permet de nous préparer à toutes les vicissitudes de l'existence. (Plutarque, Consolations à Apollonios X, 6.)

2. *Vivre selon la raison*

Portez-vous bien auprès des humains, vous vivez une vie excellente, si vous me suivez ; moi-même j'ai vécu tant que j'ai voulu. (CIL V 4078.)

La précarité de l'existence a poussé certains à se préparer à la mort, comme le rappelle Marc Aurèle :

A l'idée que tu peux sur l'heure sortir de la vie, conforme toujours tes actions, tes paroles, tes pensées. Prendre congé des hommes, s'il y a des dieux, n'a rien de redoutable, car ceux-ci ne sauraient te plonger dans le malheur. (Pensées II, 11.)

Et d'ajouter ce conseil :

Révère les dieux, secours des hommes. Brève est la vie. (Pensées VI, 30.)

Ce conseil philosophique est passé dans la mentalité populaire et

bien des inscriptions (5) invitent le passant à continuer son chemin en vivant bien la suite de sa vie :

Vivez heureux ! Je vous avertis : la mort menace tout le monde.
(CIL V 3403.)

Plutarque dit de même :

(Il faut se hâter) de jouir de (ses) enfants, de leur donner toutes les joies possibles, car rien ne nous autorise à compter sur la nuit prochaine ... et ce terme est encore lointain ! Je devrais dire sur cette nuit même. (Consolations à Apollonios X, 4.)

Chaque instant de vie est précieux ; il faut l'utiliser au mieux. Aussi les Romains ont-ils prisé cette épigramme de Martial :

Il n'est pas sage, crois-moi, de dire « Je vivrai » ; il est trop tard de vivre demain ; vis aujourd'hui ! (I, XV, 11-12.)

Cette réflexion est applicable à tous les hommes. Il faut vivre en sage et se préparer à mourir :

Ne méprise pas la mort, fais-lui bon accueil, car elle fait partie des choses voulues par la nature. (Marc Aurèle, Pensées IX, 3.)

Ce passage de la vie terrestre à la mort n'est, pour le philosophe, que le passage d'un état à un autre, alors que la majorité des défunts ne perçoivent la mort que sous son aspect inéluctable :

Vous qui mourrez comme moi, salut ! (CIL VI 10414.)

Les philosophes, eux, ont voulu souligner l'aspect positif de cette mort que personne ne peut éviter :

Il y a dans la mort une nécessité égale pour tous et invincible. Qui peut se plaindre d'une obligation à laquelle personne n'échappe ? L'égalité est la conduite première de l'équité. (Sénèque, Lettres à Lucilius IV, 30, 11.)

Ainsi disent quelques inscriptions :

Nous tous, les mortels, nous sommes contraints par le même sort.
(CIL V 6693.)

A partir de là se développe l'idée que la mort est un passage normal, obligé pour tous, la douleur qu'elle entraîne doit être mesurée, elle doit être dépassée par la raison :

(5) « Il est un mysticisme qui n'aurait pour but que d'éliminer toute cause de douleur ». P. GRIMAL, « Virgile aux sources de la spiritualité romaine », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* (1986), p. 249.

Epargnez les larmes, parents tristes et misérables (...) A quoi servent les lamentations ? (CIL XI 627.)

La philosophie est une pédagogie qui permet d'accepter ce qui, pourtant, déchire les survivants :

Jeune fille, je suis tombée d'en haut et j'ai rendu ma vie au destin. Je repose ici sans douleur, soumise à la loi éternelle.
(CIL XI 7376.)

On ne peut contrevenir à l'ordre du monde : c'est l'enseignement le plus clair des philosophes. Il n'y a donc pas lieu de se plaindre, ni de pleurer :

Cesse, ma mère, de t'agiter en vain des journées entières, cesse de pleurer sur toi, car un tel chagrin n'arrive pas qu'à toi seule, à présent. Le même chagrin est arrivé aussi à de grands rois !
(CIL X 6620.)

Dans l'esprit stoïcien pleurer avec mesure est bien ; trop pleurer est inconvenant :

Il est cependant conforme à la nature de pleurer les siens – qui le conteste ? – quand ces regrets sont modérés. (Sénèque, Consolations à Marcia VII, 1.)

D'ailleurs le mort n'éprouve aucun mal dans son corps ; il est placé dans un tombeau ; mais sa vie n'est pas là :

La mort est mauvaise pour ceux qui meurent et pour ceux qui restent, dit-on. Mais ce n'est pas vrai parce que, après la mort, il n'y a plus de mal. (Cicéron, Tusculanes I, VIII, 16.)

Comme le dit cette jeune fille :

J'ai occupé toute la maison pendant 20 ans, depuis ma toute petite enfance et le jour ultime a rendu son jugement. La mort a arraché mon âme ; elle ne m'a pas enlevé la parure de la vie.
(CIL X 6009.)

On retrouve ici les éléments déjà cités : la vie est un « don » accordé plus ou moins longtemps, ce qui est sans importance puisque la mort est le sort « commun à tous ». La mort enlève l'âme de son enveloppe fragile et périssable, mais elle lui conserve la vie, une certaine vie du moins.

Vivre selon la raison est l'idéal du philosophe :

Pourquoi gémir sur ce qui est l'accomplissement de la loi de la nature.

dit Plutarque (*Consolations à Apollonios* X, 16) qui, en observateur perspicace déclare :

Ce désir insatiable qui nous incite à pousser des gémissements et à nous frapper la poitrine n'est pas moins honteux que l'intempérance dans les plaisirs. (Consolation à sa femme, 45, 54.)

Gémir est une « flétrissure » de plus, infligée à l'âme ; cette attitude est tout à fait contraire à l'enseignement philosophique. A quoi bon gémir d'ailleurs si les vivants n'ont plus d'impact sur les défunts :

Si les larmes étaient un remède à nos maux et si toujours l'homme en gémissant mettait fin à ses malheurs, nous achèterions les larmes à prix d'or. Mais les événements ne prêtent pas attention à ces larmes et n'en tiennent pas compte. Mon Maître, que tu pleures ou non, ils suivent le même cours. Que gagnons-nous donc à pleurer ? La douleur, comme les arbres, produit son fruit, les pleurs. (Plutarque, Consolations à Apollonios X, 8.)

En écho, lisons cette inscription :

Va-t'en en te lamentant, ou bien en ne te lamentant de rien : il n'y a pas de mal à cela, là où il n'y a rien. (CIL V 8974.)

Texte rare et attitude exceptionnelle, car les Romains pleurent leurs morts. Si l'on a perdu un être cher, est-il possible de ne pas le pleurer, même longtemps ? Certaines peines sont irréparables. Un au-delà prometteur ne séduit guère les Romains ; ils sont peu sensibles aux conseils des philosophes qui ne veulent ni pleurer, ni se lamenter, ni céder à la douleur.

Certains, pourtant, réagissent en « sages », acceptant sans trop se plaindre la situation que le destin leur impose.

Attitude inspirée par les philosophes ou attitude de bon sens, inspirée par les usages de la société romaine ? Sans doute, les philosophes ont-ils aidé à ce que se maintiennent la dignité et la résignation que manifestent les Romains au moment des deuils, car le plus grand nombre des inscriptions s'expriment avec retenue et pudeur.

A côté de cette majorité résignée, une petite minorité vit en attendant un au-delà positif, que laissent entrevoir les philosophes : on accepte de vivre ici-bas, même difficilement, afin de se préparer à cette autre vie ; la mort ne fait pas peur ; elle est parfois souhaitée et acceptée comme une délivrance, même s'il lui arrive d'être précoce.

3. Vivre dans la sérénité

Ne te laisse pas vaincre par l'adversité. Ne te fie pas aux événements heureux. (CIL IX 191.)

Le texte de cette inscription est pris à Sénèque :

Adversis non succumbere, laetis non credere. (Lettres à Lucilius 78, 25.)

Garder une humeur égale, quoi qu'il arrive :

Lever et coucher, vie et mort : c'est la même chose. (CIL VI 13528.)

Cette sérénité doit aller jusqu'à accepter la vie et la mort comme elles se présentent. Vie et mort sont identiques et complémentaires : il faut les accepter telles quelles. Cette attitude délivre de la crainte :

Nous ne craignons pas la mort, mais l'idée de la mort. (Sénèque, Lettres XXX, 17.)

Il faut donc regarder cette mort comme un épisode de notre vie.

Pour parler de la mort, Plutarque s'inspire du langage familier : le voyage, le sommeil, la dissolution et montre ainsi que la mort n'est pas un mal en soi : repos, sommeil, ces termes sont repris dans les inscriptions qui présentent la mort comme une délivrance :

La vie fut ma peine ; le repos m'a été procuré par la mort. (CIL XI 207.)

Les philosophes ont essayé de démontrer que la mort n'est pas mauvaise :

Que nul ne craigne la mort ; elle nous délivre de nos pensées. (Plutarque, Consolations à Apollonios X, 13.)

Pour Marc Aurèle :

L'homme qui craint la mort, craint de ne plus sentir, ou de sentir autrement. (Pensées VII, 58.)

Ailleurs, il explique :

La mort, au même titre que la naissance, est un mystère de la nature. L'une est combinaison des mêmes éléments qui, dans l'autre, se dissolvent en les mêmes (...) En somme, rappelle-toi ceci : en un rien de temps, toi et lui, vous serez morts ; et bientôt rien ne restera de vous, pas même votre nom. (Pensées IV, 5, 6.)

Savoir que le corps n'est rien, qu'il disparaîtra sans douleur doit être réconfortant. Les philosophes veulent faire admettre que la mort n'est pas un mal, qu'elle ne donne pas lieu à un jugement inquiétant, à un séjour dans les enfers ou tout autre chose. Dans ses *Tusculanes*, Cicéron combat vigoureusement l'existence des enfers, tels que les poètes les présentent :

Quel effroi ? Quelle crainte ? Car y a-t-il une vieille femme assez folle pour craindre ce que vous voulez dire et que vous craindriez, n'est-ce pas, si vous n'aviez pas étudié la physique : « Aux bords de l'Achéron, les profondes demeures d'Orchus, la région d'une pâleur de mort qu'obscurcissent les ténèbres » (vers de l'Andromaque d'Ennius) (XXI, 47). L'ignorance où l'on était de l'art de raisonner a forgé les enfers et ces épouvantails dont tu me paraissais avoir un juste mépris. Parce que les corps étaient disposés dans le sol et couverts de terre (humus), d'où vient le mot enterrer (humare), on s'imaginait que les morts passaient sous le sol le reste de leur existence et cette opinion engendra d'énormes préjugés que la poésie développa. (Suit la description d'une descente aux enfers.) On n'en prête pas moins la parole à de pareils fantômes, comme s'il était possible de parler sans langue ni palais. (Tusculanes XVI, 36.)

Ainsi parle un philosophe. Les inscriptions, elles, reflètent une mentalité plus imprégnée par les descriptions poétiques des enfers que par les propos des philosophes, par exemple :

Tel est son destin, celui de quelqu'un qui va vers Orchos. (CIL VI 18086.)

Même si l'on est quelque peu frotté de philosophie, les enfers décrits par les poètes peuplent les imaginations. Et ces enfers ont un impact négatif, car ils sont peu engageants.

Comme Cicéron, Sénèque nie l'existence de tels lieux :

Songe que les morts n'éprouvent aucun mal ; ce qui nous rend les enfers redoutables n'est que légende, qu'il n'y a ni ténèbres enveloppant les trépassés, ni prison d'outre-tombe, ni fleuve, ni rivière d'oubli, ni tribunaux, ni accusés et qu'on ne parvient pas à cette liberté sans égale pour y retrouver de nouveaux tyrans : ce sont là jeux de poètes, faits pour nous agiter de vaines terreurs. Avec la mort s'évanouissent toutes les souffrances. (Consolations à Marcia XIX, 4-5.)

A l'encontre des poètes, les philosophes encouragent à se défaire de toute crainte et à atteindre la mort avec sérénité :

Qu'elle est belle l'âme qui se tient prête s'il lui faut sur l'heure se délier du corps pour s'éteindre ou se disperser ou survivre. (Marc Aurèle, Pensées XI, 3.)

Dans la philosophie épicurienne, il n'y a même pas de mort, mais une recomposition différente des atomes, donc il n'y a pas lieu d'être dans la crainte. On trouve d'ailleurs cette idée dans l'au-delà stoïcien, où il n'y a pas de réelle survie personnelle mais un maintien sous une autre forme. Ainsi, l'apport positif de la philosophie, en éliminant la peur, a marqué non seulement la façon de considérer la vie terrestre relativement à l'impact de la mort, mais elle a ouvert aussi des perspectives sur l'au-delà.

4. L'au-delà des philosophes

Le sage repose en terre, mais il vit dans les hauteurs. (CIL XI 2839.)

Peu d'inscriptions expriment cette espérance d'une survie positive. Pourtant, cette inscription est riche de promesse.

Tous les philosophes se sont posé la question du devenir de l'âme, après qu'elle a quitté le corps. Ainsi Cicéron :

On doit considérer comme évident que l'âme, à sa sortie du corps, qu'elle soit formée de souffle, c'est-à-dire d'air, ou qu'elle soit formée de feu, s'élève vers le ciel. (Tusculanes XVII, 40.)

ou encore :

Quand elle (l'âme) a rejoint une nature analogue à la sienne, elle se trouve enfin dans son milieu naturel. Là, sans que rien ne lui manque, elle sera nourrie et entretenue par les mêmes substances qui entretiennent et nourrissent les astres. (Tusculanes VIII, 48.)

L'âme est donc appelée à poursuivre une vie autonome du corps, dans un autre milieu.

Les Pythagoriciens disent que l'âme vient des astres et qu'elle anime le corps tout comme le monde est animé par l'ensemble des astres :

La semence de vie dans les êtres est le feu qui est âme et intellect. C'est un souffle chaud venu du ciel parce que c'est au ciel que se trouvent, innombrables, les feux universels. (Varron, De Lingua latina V, 59.)

Aussi, après la mort, l'âme est destinée à retourner vers les astres.

Quelques inscriptions reflètent cette espérance de vie dans les hauteurs célestes. En voici un exemple :

... elle, si douce, ravie soudain vers les lacs de l'Elysée (...), est-elle placée ici ou contemple-t-elle les rayons divins de la lumière, innocente, placée parmi les astres éternels ? (CIL VI 27383.)

Ces âmes sont appelées à vivre éternellement. Les Pythagoriciens pensaient que cet au-delà se passait en compagnie des dieux ; une inscription est porteuse d'une telle espérance :

Comme sa petite âme mortelle était enfermée dans un petit château, il est normal qu'elle s'en aille chez les dieux au jour fixé. (CIL X 3969.)

Le corps est un petit château qui retient l'âme prisonnière, tant que le corps est en vie : telle est la façon de voir des Pythagoriciens.

Ces « au-delà » philosophiques se présentent comme la récompense suprême, car ils assurent le bonheur pour l'éternité. Une inscription salue joyusement son lecteur :

Joie ! Salut ! (CIL VI 13892.)

Il s'agit peut-être d'un homme influencé par les philosophes et qui dit sa joie d'être arrivé au terme de sa vie, heureux d'avoir pu se défaire des passions terrestres pour arriver enfin jusqu'à l'éternité des astres. Car pour un philosophe :

Tant que tu vis, tant que c'est possible, deviens homme de bien (Marc Aurèle, *Pensées* IV, 17.)

Cette conquête peut être ardue ; aussi le philosophe souhaite mourir, plutôt que d'avoir une âme trop alourdie à sa mort, incapable de prendre la hauteur nécessaire pour rejoindre son lieu d'origine, voire, pour le Pythagoricien, être vouée à la réincarnation. En effet, pour un Stoïcien, il n'est pas de plus grand bonheur que de connaître cette perfection dans l'au-delà pour celui qui, durant sa vie, l'a souhaitée :

La route du ciel est infiniment plus facile aux âmes qui quittent de bonne heure le commerce des humains ; elles sont alourdies de moins de fange (...); elles remontent d'un vol plus léger vers leur première patrie et se dégagent plus aisément de tout ce qui les souille et les altère. Jamais d'ailleurs les âmes supérieures ne se plaisent dans ce séjour du corps ; elles brûlent de fuir, de s'évader, elles supportent impatiemment leur prison, accoutumées qu'elles sont à errer librement dans les espaces célestes et à contempler de très haut la misérable humanité. (Sénèque, *Lettres* XIII, 1-2.)

Le Néoplatonicien est animé du même souci. Le moi, l'âme intermédiaire est tiraillée entre l'intelligence de l'âme en contemplation de l'Intelligence universelle, et le reflet de l'âme, soumis aux sensations. Là aussi l'enseignement philosophique doit attirer le moi vers la hauteur et l'aider à rester dans la contemplation.

Cette aspiration vers une vie sans fin conduit le philosophe à accepter la mort prématurée : une vie longue peut poser des problèmes.

5. Vivre ou mourir ?

Si la récompense supérieure est de
s'en aller chez les dieux au jour fixé (CIL X 3969),

ou dans la lumière (CIL IV 19055), à quoi bon rester sur terre, surtout quand la vie est trop lourde à supporter ?

Je me suis infligé la mort, à moi, misérable. (CIL IX 198.)

Les Stoïciens acceptent l'idée du suicide, quand la situation est telle qu'elle ne permet plus de vivre librement, selon la raison. Mais les Néoplatoniciens refusent le suicide car la sagesse commande que l'on accepte la vie jusqu'au bout :

Vis les jours et les heures, car rien ne t'appartient. (CIL VI 24563.)

La passion qui pousse une âme au suicide peut l'empêcher de s'élever vers les hauteurs astrales. Le sage doit supporter les méfaits de la vie par la méditation, se détacher des servitudes du corps et tendre vers la perfection. Le Pythagoricien veut, lui aussi, que l'homme vive jusqu'au bout,

jusqu'au jour fixé (CIL X 3969).

pour réparer les péchés originaux du monde, péchés dus aux luttes entre les dieux ; seule une vie de vertu lui permettra de retrouver les dieux et les autres pythagoriciens, initiés comme lui. En effet, la vie terrestre repose, pour lui qui est très marqué par l'astrologie, sur une harmonie de tous les phénomènes physiques, harmonie régie elle-même par des lois numériques. Dans sa conférence « Virgile et les morts prématurées » (6), F. Cumont cite Macrobie pour qui vivre « est un rapport fixe et déterminé de nombres (...) qui unit les âmes aux corps et, tant qu'il subsiste, ce corps continue d'être animé ; mais dès qu'il fait défaut, l'énergie cachée qui maintient cette union se dissout

(6) F. CUMONT, « Virgile et les morts prématurées », *Conférences. Publications de l'École normale supérieure*, Section des Lettres, II, Paris, 1945, p. 130.

et c'est ce que nous appelons le destin et le temps fatal de la vie » (Macrobe, *Commentaire du songe de Scipion* I, 13, 10 ; d'après Plotin et Porphyre). Ce qui voudrait dire qu'il faut arriver au terme de sa vie pour mourir sans violence ; sinon la mort apporte la douleur. On aurait donc ici une opposition au stoïcisme.

Pourtant, mourir est plus important que vivre et la mort d'un enfant, d'une personne jeune est loin d'être une catastrophe, car l'âme de l'enfant n'a pas connu les flétrissures de la vie terrestre ni le désir de se réintroduire dans un autre corps.

A sa femme qui vient de perdre un enfant de deux ans, Plutarque décrit en guise de consolation les avatars qui attendent l'âme qui s'attarde dans un corps :

Si elle a vécu longtemps dans le corps et si une foule d'activités et une longue familiarité l'ont rattachée à cette vie, elle aborde de nouveau ici-bas, rentre dans un corps et ne s'arrête ni ne cesse d'être liée aux passions et aux vicissitudes de ce monde à travers des naissances successives. (Consolation à sa femme 10, 4-6.)

Dans cette optique, la vieillesse apparaît comme un risque : si l'âme se lie trop aux biens de ce monde, elle aura d'autant plus de mal à le quitter.

Après avoir passé avec joie ce petit instant de vie, j'ai échappé à tes méfaits, ô longue vieillesse ! (CIL V 2931.)

Un autre aspect de la vieillesse – le plus apparent – est pour les Stoïciens la décrépitude du corps. A cette époque, les soins que l'on prodigue aux vieillards sont limités et vieillir n'était pas toujours agréable. Juvénal brosse sans concession le tableau de la vieillesse :

Les vieillards sont tous pareils ; leur voix tremble et leurs membres aussi ; plus de cheveux sur leur crâne poli ; leur nez est humide comme celui des petits enfants. Pour broyer son pain, le pauvre vieux n'a que des gencives sans dents (...). Son palais engourdi ne lui permet plus de savourer comme jadis le vin et les mets. Quant à l'amour, il y a beau temps qu'il l'a oublié (...). Admettons qu'il conserve la vigueur de ses facultés, il ne devra pas moins conduire le deuil de ses enfants, contempler le bûcher d'une épouse aimée, d'un frère, l'urne cinéraire de ses sœurs. La rançon d'une longue vie, ce sont les pertes constamment renouvelées, les deuils continuels et la vieillesse en vêtements noirs au milieu d'une éternelle tristesse. (Juvénal, Satires X, 198-245.)

Ce tableau réaliste éclaire par contraste l'aspiration des Stoïciens vers cet au-delà auquel ils croient. Pour eux, deux raisons donc de

craindre la vieillesse : la flétrissure de l'âme et la déchéance du corps. Aussi une vie courte et bien remplie, une vie brève et harmonieuse valent mieux qu'une longue vie, entachée de passions et de décrépitudes :

Une vie brève est meilleure pour les mortels qu'un long temps. (CIL V 5320.)

Les deux ans qu'il a vécus sont comme s'il avait vécu seize ans. Tel était son destin. (CIL VI 18086.)

Finalement, une vie courte est une chance :

Vératia vécut chaste la fleur de l'âge en sorte qu'elle n'a pu percevoir aucune des jouissances du déshonneur. (CIL VI 19838.)

Il vaut donc mieux ne pas s'accrocher à la vie que d'être contraint à vivre une vieillesse sans beauté, une vieillesse qui pèse sur l'âme et l'empêche de rejoindre son lieu d'origine.

La philosophie va ainsi à l'encontre des attitudes de la plupart des Romains qui se plaignent ou se révoltent devant les morts précoces.

En enseignant un au-delà serein, les philosophes voulaient délivrer leurs contemporains de la hantise d'un châtement dans l'au-delà. En assurant que cet au-delà existait, qu'il était sans douleur et peut-être brillant, ils ont insinué que la vie n'est qu'un passage, plus ou moins long, plus ou moins heureux et que, de toute manière il faut se préparer sans crainte à l'issue naturelle de toute vie, la mort. La précarité de l'existence humaine a été pour beaucoup dans cette réflexion. A-t-elle convaincu ? Il semble que non. Peu d'inscriptions reflètent clairement cette option et la plupart des Romains restent fidèles au culte traditionnel.

Pourtant l'idée du destin, de l'inéluctabilité de la mort, d'une certaine acceptation de la mort, voire même d'une certaine résignation apparaissent fréquemment dans les inscriptions.

On peut dire que les réflexions philosophiques s'inspirent, elles aussi, de la tradition romaine de retenue et de pudeur en même temps qu'elles la soutiennent, tout en puisant aussi dans la philosophie grecque qui condamne toute démesure, l'*hybris*.

Sans doute, cette réflexion fut-elle menée dans des cercles assez fermés, et non par le grand public. Ces théories ne pouvaient être celles de la grande masse. Si le Romain se résigne à adopter les conceptions traditionnelles au sujet de la mort, il est moins enclin à fréquenter les cercles stoïciens, qui sont surtout le fait d'une minorité intellectuelle, élevée et austère. L'homme de la rue, avec ses soucis quotidiens, ne devait accorder que peu d'intérêt à des spéculations qui le dépassaient.

Les conditions de vie de ces milieux philosophiques mènent vite à l'exclusion. Exclusion politique pour les Pythagoriciens qui, pour survivre, se forment en cercles secrets ; ils se voient exclus du train de vie traditionnel car ils sont végétariens et vivent une vie très pure ; les Stoïciens se refusaient à tout excès dans la vie et les sentiments ; les Epicuriens rejetaient l'importance des coutumes traditionnelles dans le domaine du culte des morts. La plupart des Romains n'étaient pas enclins à suivre de telles pratiques ou à s'astreindre à une morale trop exigeante. Seul le néoplatonisme, à travers les cultes orientaux, exercera une influence qui s'étendra, grâce en partie au culte solaire qui devient le culte officiel de l'Empire au III^e siècle de notre ère.

*
**

Ainsi, les inscriptions funéraires païennes laissent entrevoir un vernis philosophique sans que l'on puisse dire qu'elles s'inspirent d'un courant bien défini. Par contre, l'étude de ces inscriptions montre que, dans la grande majorité, les Romains rejettent ce qui leur paraît aller contre la vie.

L'historien est donc amené à se poser la question de l'attente profonde de ces païens. Les courants orientaux ont, eux aussi, pénétré la société romaine, mais seule une minorité y adhère totalement ; la grande majorité se rebiffe devant des pratiques qui la déconcertent ; beaucoup hésitent devant le coût de l'initiation.

La religion officielle est formelle ; les Romains la pratiquent en signe de loyalisme envers la Cité, l'Empire, l'Empereur ; mais cette pratique confine à la magie. Or la magie, oppressante, ne cesse de progresser et provoque même de la part de l'Empereur une législation répressive. Le culte solaire, lui aussi, s'impose peu à peu, assimilant ou transcendant les autres divinités ; d'une certaine façon, il prépare au monothéisme chrétien, qui commence à se répandre.

En réalité, en dehors du culte familial traditionnel, aucun culte n'assouvit réellement la quête du Romain. On peut mieux saisir dès lors l'impact du christianisme ; religion de salut, religion sans exclusives, religion d'une grande humanité, dépouillée de toute pratique répugnante ou dégradante. Dès ses débuts, la religion chrétienne trouve un écho favorable dans le monde païen. Ses progrès seront combattus, mais elle s'imposera de plus en plus, car elle répond à l'attente de l'homme.

Jeannine SIAT, Agrégée d'histoire

Professeur au lycée Fustel de Coulanges, Strasbourg

REVUE DE SCIENCES
RELIGIEUSES vol. 68.4.